

PRÉFACE

L'espace d'un tiers de seconde, les paupières descendent brusquement sur les yeux. Environ quinze ou vingt fois par minute. La vue ne s'interrompt pas, car le cerveau réunit les points lumineux.

C'est ce que doivent faire ces lignes, courir sans percevoir les points, les alinéas.

La ligne à lire doit se situer entre deux battements de cils.

C'est un soir sans électricité, la foudre l'a éteinte, comme un rugissement fait taire un moineau. La flamme de la cheminée éclaire la table à manger tandis que j'allume une bougie.

© Éditions Jacques Brel, Bruxelles, 1967,
pour l'extrait de *La Chanson des vieux amants*.

Titre original :

IL GIRO DELL'OCA

© Erri De Luca, 2018.

Première publication par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan.

Publié en accord avec l'Agenzia Letteraria Susanna Zevi.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Je ne sais de quelle mère tu pouvais venir au monde, fils que je ne peux dire mien.

Ce soir, tu écoutes tandis que je te parle.

D'autres fois, je parle à une assiette, dans mon verre, au mur. La voix sort désireuse d'en écouter une.

Ce soir, tu es présent, c'est à toi que je parle.

Je lisais un livre où un vieil homme s'invente un fils. C'est un menuisier et il le fait en bois. Il aimait l'idée qu'on l'appellerait papa.

Tu es apparu comme ça, côte d'une autre histoire, fils de quelqu'un qui joue avec les mots, matière qui ne vient pas d'un arbre coupé. Le papier sur lequel j'écris, lui, oui.

Tu es adulte, je ne sais pas comment tu étais avant. Je ne t'ai pas grondé pour un jeu dangereux quand tu étais petit, ni mesuré la

température sur ton front. Ce soir, nous nous trouvons à table, pour dîner.

Quand j'étais jeune, une femme m'a dit qu'elle avait avorté. J'ai gardé le silence, je ne comptais pas dans sa décision prise et suivie.

Nous étions ensemble et avec une foule de jeunes de notre âge. C'était un amour et un temps qui ne pouvaient s'occuper d'une vie privée.

Une grossesse voulait dire alors donner un fils en pâture au monde.

Tu n'es pas ce fils, bout de vie en voyage, retiré à la cuillère. Ensuite, elle n'a plus pu en avoir.

Tu es un étranger, fils, autant que la lune dans le ciel le matin, qui reste encore après le déclin de la nuit.

Je te raconte un peu de vie qui a filé. Mon père, ton grand-père, depuis qu'il était presque aveugle disait qu'il sentait les nuages de la pointe de ses cheveux. Des caresses passent sur le crâne de ceux qui ne peuvent les voir.

À nous ses enfants, il nous fit signer chez le notaire notre renoncement à son héritage. Il se dépouillait de toute possession. Il me demanda de signer.

Je lui dis qu'il était impossible de nier, de renier son héritage de livres, de montagnes, de

langue italienne et ses leçons sur la vanité des questions d'argent.

Il me demanda de signer. Je fis ma plus fausse signature.

À toi, fils, je ne laisse rien. Tu renonces à ton héritage sans que je te le demande. Je ne pèserai pas sur toi dans ma vieillesse, qui n'est pas obligatoire.

Jusqu'ici, ce n'est pas le temps qui m'a usé, c'est moi qui l'ai usé. Je l'ai balayé dans le col d'une clepsydre horizontale. Clepsydre est un mot qui vient du verbe voler. Qui est le voleur, le temps ou nous? Je me dénonce, c'est moi qui l'ai volé.

Je m'arrête parfois pour voir comment est le temps sans moi. Il s'écoule quand même, il se laisse voler par quelqu'un d'autre.

Si je te serre la main maintenant, il s'interrompt.

Je sens ta main de pierre dans chaque cail-lou lisse que je lance sur l'eau pour le faire rebondir.

On peut regarder la lumière d'une bougie, elle n'aveugle pas. Elle brille dans tes yeux noirs, elle ne fait pas pleurer.

Dans les vieux livres, les chevaux pleuraient la mort de leurs cavaliers. C'était une époque qui

donnait du poids aux larmes. Aujourd'hui, les yeux restent secs sans effort pour les contenir.

Je suis d'une époque révolue, je pleure pour un deuil, un sauvetage, le souvenir de ceux que je vois en rêve.

Les larmes sont différentes entre elles, légères, chaleureuses, joyeuses, graves, inutiles.

Mes yeux vieillissants se réveillent avant le jour, ils mettent en route le premier café alors qu'il fait encore nuit.

Je parle tout seul? J'invente ta compagnie?

Je l'invente si fort que la réalité ne peut l'égaliser. Ta présence suffit ici et ce soir pour créer ma paternité.

Les femmes que j'ai tenues dans mes bras ont voulu un enfant, mais pas de moi. Je ne leur reproche rien ni à elles ni à la vie, j'ai eu plus qu'il n'est juste, ce qui est déjà beaucoup en soi, car le juste, comme le nécessaire, manque à la plupart.

J'ai eu les montagnes touchées de la pointe des pieds et des mains, leur immensité effleurée en surface. J'ai eu les mots. Sans eux, je me cogne contre les murs. Je me cogne aussi avec eux mais les murs je les vois bien et je me prépare au choc.

J'ai eu un corps entier qui recoud la nuit les déchirures du jour, qui respire et bat ses coups même quand j'oublie d'exister.

La nuit dernière, ma mère est venue me rendre visite dans un rêve. Elle était assise sur un banc au fond d'un salon, je suis allé vers elle, elle s'est levée, nous nous sommes serrés fort. Comme d'habitude, je pleurais et pas un mot.

Née en 1925, sa mère en 1900, moi en 1950 : en 1975 c'était mon tour.

C'étaient des femmes, elles mettaient au monde en temps conçu et convenu.

La gestion des naissances ne nous revient pas à nous, du genre masculin. Nous exprimons notre désir, comme lorsqu'on goûte une primeur.

En 1975, l'échéance des naissances s'est interrompue. Mon nom se trouvait avec bien d'autres dans les registres de la police. Il ne pouvait qu'empirer et c'est ce qu'il fit, il empira.

Je me suis rappelé l'échéance en 2000, mais il n'y avait pas la femme qui voulait être ta mère. Tu serais un jeune garçon et non pas l'homme que tu es.

J'étais dans une ville d'Amérique du Nord, écrivain invité sur un piédestal provisoire.

Par la fenêtre d'un dixième étage, je regardais la foule effilochée, chacun pour soi, sur les trottoirs.

Je connais la foule qui va d'un bloc dans une

direction, en marchant au milieu de la rue. Je connais la foule qui descend du trottoir. Elle devient troupe, classe, carrément peuple.

Je regardais du dixième étage et je me disais les vers d'Izet Sarajlić à sa femme Miki : « Aucune toi ».

Elle était devenue un nom sur la pierre au cimetière.

Lui ne se résignait pas à ce que dans le monde plein de femmes, aucune ne pouvait être elle.

Aucune toi, répétais-je à la foule des trottoirs de cette ville. Aucune n'était ta mère.

J'avais inauguré mes cinquante ans en écrivant un conte sur une bosse qui contenait des ailes.

À table, il y avait encore des aubergines à *la parmigiana*, sans mozzarella, parce que je les préférais froides, reposées et sans grumeaux caoutchouteux.

C'était la bienvenue de maman à mon vagabondage *après* les livres. On dit derrière, mais elle disait *après*, comme c'est l'usage à Naples.

J'avais cessé depuis peu les métiers ouvriers, je touchais des droits d'auteur, drôle et illégitime qualificatif pour celui qui écrit des histoires. Elles ne sont pas à moi, elles appartiennent à la vie et au vocabulaire, moi je les mets ensemble. Seul me revient le droit d'assemblage.

Ces pensées en tête, je me mettais au balcon d'une ville de cinéma, posée sur le parallèle qui passe aussi par Naples.

Une fois interrompue la série des naissances, j'étais un rameau sans bourgeon ou, comme dit un de mes amis pêcheurs : un rocher qui ne fait pas de patelles.

Je te parle à toi ce soir qui n'est même pas celui-ci. C'est un soir.

Toi, tu es là, plus vrai, plus proche et consistant que le plafond. Je te parle à toi et non à moi-même.

Je le sais parce que avec moi je parle napolitain.

Je bois à présent une gorgée au goulot de la bouteille, je ne me lève pas pour prendre un verre. Si je me levais, tu pourrais disparaître. Ça ne t'ennuie pas si nous continuons? Juste un peu, je ne tiens pas longtemps éveillé le soir.

Dans la chambre de mon enfance, il y avait un tapis délavé. Au printemps, on le battait au soleil, puis on l'enveloppait dans du papier journal en compagnie de la naphthaline. Son odeur prévenait du changement de saison.

Je ne crois pas aux tapis volants. D'autres choses peuvent voler, un ballon, un boomerang, une petite fusée en papier.

Un peintre faisait voler des chèvres, des violonistes et des vaches.

Je m'en souviens, j'étais assis sur le bras d'un fauteuil astronéf, papa aux commandes feuilletait un livre d'art.

Il m'apprenait à regarder les tableaux.

Il me donnait une minute pour que je retienne bien, puis il m'interrogeait sur les détails : combien de chaussures voit-on, de quelle couleur le vêtement, quels animaux.

Une fois, je lui ai demandé ce qu'il y avait en dehors du cadre. Il m'a répondu : rien.

Impossible : il y a, il devait y avoir l'immensité exclue. Je le sais maintenant. L'objection me manquait alors.

Seuls Vélasquez et Raphaël rassasient ma vue et je ne pense pas à chercher au-delà de l'encadrement.

Chaque reproduction était un endroit visité avec lui. Ce fut prodigieux d'avoir un père.

Maman était réelle, quotidienne, lui était sporadique, prestidigitateur de sa présence.

Quelquefois, les livres aussi volent, les pages s'ouvrent, retombant comme les chats sur leurs pattes.

À la seconde même où maman est morte, il en tomba un de l'étagère la plus haute. Je l'ai ramassé plus tard.

La première minute, j'avais crié une longue syllabe, la négation brève. Je ne suis pas du genre à crier.

Aussitôt après, le livre était tombé, avec les poèmes de Keats. L'un d'eux disait, oui, disait, car les poèmes disent ou bien se taisent :

*Poésie, Gloire et Beauté sont éclatantes, c'est vrai,
Mais la mort est plus éclatante encore¹ — ...*

Le corps de maman a brûlé avec sa robe de chambre. J'ai pris la boîte des cendres au dépôt des crémations. Maintenant, elles sont sous le pin fendu.

Je pense à elle quand je fais mes deux solitaires avec les cartes napolitaines. Elle est assise sur une chaise, tournant le dos à la cheminée allumée, elle lit un livre, s'arrête quand je dispose les cartes.

On les appelle des solitaires, mais les miens sont accompagnés par elle.

Vous m'accompagnez dans mes isolements, vous qui n'êtes pas là officiellement.

Elle lisait la nuit, quand la sirène de l'alerte aérienne coupait son sommeil.

Elle fut la meurtrière de ses sommeils, le

1. Traduction de Paul Gallimard, Gallimard, 1996.

hurlement, le coup de pied qui jetait dehors avant le déluge des bombes.

La sirène retentissait toutes les nuits et elle, elle réagissait avec ses pieds, en les posant par terre.

Ce fut la nouveauté du xx^e siècle, l'avant-dernier cri de la modernité.

Ça me fait peur : elle me l'a dit, une seule fois, la voix brisée. Elle l'a reconnu comme un proche au monde et à moi aussi.

Elle m'avait inculqué le contraire, le devoir d'attaquer de front les peurs.

Elle disait : « *S'adda tene' curaggio.* »

Il faut avoir du courage : je ne suis pas arrivé à en avoir, mais j'ai persécuté mes peurs jusqu'à les étourdir.

Elle n'admettait que les terreurs de la nature : tempêtes, incendies, tremblements de terre, éruptions.

J'ai retrouvé son idée fixe dans un psaume de David, qui se demande ce que pourrait lui faire un être humain, un bout de chair.

Lui, il craint la divinité, et il ne peut donc craindre autre chose.

C'est ce qu'elle exigeait d'elle-même et elle se maudissait pour sa terreur des bombardements.

Que pouvais-je faire ? J'ai pris sa sirène, je l'ai glissée dans mes nerfs avant de l'entendre et quand je l'ai rattrapée, une nuit de printemps au bout du siècle, elle n'avait pas sa morsure de peur et d'angoisse. Elle ne vient jamais me réveiller dans mon sommeil.

Je n'ai pas su faire la caresse du père qui console sa fille effrayée par l'ogre dans son rêve. Je n'ai pas su faire cette caresse.

Ainsi, je suis allé là où retentissait la sirène terminale du xx^e siècle, son adieu.

Ainsi, je me suis enfermé dans une chambre de l'hôtel Moskva et je ne suis pas descendu dans les abris. Parce que je n'ai pas su faire cette caresse.

Avant de mourir, elle le savait. Elle m'a dit qu'elle espérait trouver des livres là-bas, de l'autre côté. Sinon, ils lui manqueraient, plus que moi.

J'étais défaillant, je n'étais pas à la hauteur. Les livres lui tenaient compagnie mieux que moi.

Et je ne peux pas dire : je ferais mieux aujourd'hui. Je ne peux pas me croire.

Être avec toi, fils, me retire du passé. Tu me fais déboucher dans le présent d'un soir réchauffé par le bois de mimosa, qui pousse tout seul dans le champ.

→ Reprise - Texte II

nuits en montagne pour qu'elle puisse lire sans souvenirs de mélancolie.

La campagne a été un exil pour elle, l'hospice chez son fils.

Mi-sérieuse, elle disait que le chant des oiseaux lui tapait sur les nerfs.

Elle lisait trois quotidiens le matin, elle écoutait la radio, elle me tenait au courant.

Tu lui ressembles, tu suis les informations, les analyses plus approfondies. Je te définis comme un paysagiste, tu mets au point les détails.

Je me sens un *macchiaiolo*, d'une faible précision dans les contours.

Que sais-tu de moi ?

Tu as un caractère particulièrement sociable. Tu parles volontiers avec tous ceux que tu croises, tu prends l'initiative, tu échanges deux mots aimables dans la rue, même au milieu de la circulation.

Tu es doué d'une cordialité spontanée et tu la suscites en retour.

Ça ne me coûte rien.

Mais tu n'es pas comme ça maintenant et tu n'es pas comme ça avec toi-même. Le matin,

tu te réveilles de mauvaise humeur, tu te sens souvent découragé. Pourtant, dès que tu sors, tu te transformes.

Tu aimes offrir un peu de ta vivacité aux inconnus.

On pourrait croire à une mission, un engagement que j'appellerais politique, car sous son meilleur jour un engagement politique repose sur un comportement plutôt que sur un idéal.

Un engagement politique, saluer les gens d'un sourire, demander comment il va au garçon de café, au marchand de journaux ?

Tu ne t'en rends pas compte, mais c'est ce que tu fais avec un mot d'esprit, quand tu te présentes, que tu souris.

Tu fais ça naturellement et en citoyen privé, mais le résultat est public. Tu laisses derrière toi un air meilleur sur le visage croisé. C'est pourquoi je dis que ta cordialité est une mission, un engagement politique civique.

Bien sûr, on peut tomber aussi sur un acariâtre, un méfiant qui ignore ta gentillesse, qui la repousse. Mais toi tu passes ton chemin, pour garder intact ton empressement à être aimable avec la rencontre suivante.

C'est ton tempérament et je l'admire.

J'essaie de t'imiter parfois, mais sans y parvenir vraiment.

Je t'admire parce que je connais aussi ton côté prudent, réservé.

Tu l'es avec les personnes que tu connais mieux, celles que tu fréquentes. Je crois savoir pourquoi. Parce que tu es vulnérable, tu as peur d'être déçu, mal compris. Alors, tu te retiens.

Ce soir aussi, tu fais comme ça.

Un inconnu que je croise seulement une fois m'est instinctivement sympathique. Je sais que son comportement ne pourra pas m'affecter. En revanche, avec les personnes que je connais, il m'arrive d'être jugé envahissant ou trop disponible. Je me sens vexé et c'est pour ça que je me retiens.

Tu parles de l'envie des autres, sans la nommer parce que tu ne la perçois pas.

Elle existe, c'est un défaut répandu et elle nuit généralement à celui qui en éprouve.

Ceux qui n'éprouvent pas d'envie ne la reconnaissent pas chez les autres.

C'est en ça que tu ressembles à papa. Il était cordial avec tout le monde. Il posait des questions à la personne qui était près de lui, il la mettait au centre de son attention.

Elle se sentait importante grâce à lui. Il était sincèrement intéressé, il voulait savoir.

Ce n'était pas un prétexte pour parler de lui ensuite.

Mais quand il était question de peindre, alors il ne demandait jamais qu'on pose pour lui.

Là, il se serait agi de retenir.

Aussi peignait-il des lieux et non pas des personnes.

Il avait lu une vie de Cézanne. Il lui avait fallu cent quinze séances pour faire le portrait d'Ambroise Vollard.

Il n'aurait jamais pu. Pour lui, ce n'était pas le moyen de mettre une personne au centre de son attention.

J'ai lu ce livre récemment. Il y avait mis son nom et la date : 1946.

Il admirait les peintres autant que les écrivains.

Il acheta un chevalet en bois clair, en hêtre, des pinceaux et une palette.

Il faisait sortir des tubes des couleurs limpides et absolues. Puis, il les mélangeait. Ça ne me plaisait pas, elles perdaient du caractère.

J'ai encore une de ses vues, conservée par hasard : un bâtiment rose à l'entrée du port

d'Ischia. Les autres tableaux ont été jetés par ma mère au fil des déménagements.

Qui sait où est passé le chevalet, je le rachèterais à prix d'or.

Il ne regrettait pas ses toiles jetées aux ordures. La peinture lui tenait compagnie, elle devait durer le temps de l'exécuter.

Je tiens de lui mon détachement des choses faites.

C'est un trait de superficialité qui ne permet pas à la vanité de s'installer. S'il m'en vient une, je l'oublie aussitôt.

Ce qui m'importe c'est la page qui me tient éveillé pendant que je l'écris, non pas celles déjà écrites, jamais plus relues.

C'est moi qui regrette ses toiles perdues. Si je mettais le nez sur l'une d'elles, je respirerais le reste d'un de ses coups de pinceau.

Il mit le nez dans mon premier livre publié. Il prit l'exemplaire, l'ouvrit et respira le papier.

Il ne pouvait pas lire. Je revois maintenant son geste. En respirant, il sourit.

Il sentait une suite différente de son fils, débarrassé de la graisse de son bleu de travail, un usage différent de ses mains.

Il referma le livre et se mit à mourir en quelques mois.

Il maigrit, comme s'il devait passer dans un goulot d'étranglement.

On appelle ça cancer, tumeur : ce n'est qu'un nom clinique.

C'est la mort, antique, personnelle, urgente.

C'est ma mère qui le lui avait lu, comme elle m'avait lu mon premier livre, pendant les accès de fièvre de la scarlatine.

Je sais que tu lis Proust. Maman l'a relu si souvent que j'ai dû donner les volumes à relier.

Moi, je ne l'ai jamais ouvert.

Je pratique des abstinences littéraires de grandes signatures du xx^e siècle.

J'ai abandonné Joyce, Beckett, Musil, Brecht, Sartre dès les premières pages.

Je lis à la manière des navigations, je passe au large de certains promontoires.

Je crois que seul Borges est obligatoire.

Plus que des goûts, j'avoue des réticences.

Tu désapprouves, je le vois, tu critiques ma conservation d'ignorances.

Je ne lis pas pour rendre visite à des auteurs, savoir que je les ai lus.

Chez moi, posé sur le sol, j'ai un buste en bronze d'un homme qui tombe, la main ouverte et la paume tournée vers le haut pour protéger son visage du choc avec le sol.

Sur cette main ouverte, j'ai posé une pierre, un pavé, souvenir d'une époque de lanciers.

Telle est ma façon de lire, l'ajout personnel qui change le résultat.

Chaque livre se prête à la variante de celui qui le lit.

En tant que lecteur, je sais qu'entre l'auteur et moi le rapport est à égalité, un à un.

Je sais que tu as un sacro-saint respect des livres, que tu ne te permets pas de corner une seule page.

Tu dis que c'est un privilège d'en poser un sur ses genoux et de le parcourir.

Tu dis que beaucoup de gens, des multitudes même, ne peuvent le faire et n'imaginent même pas ce qu'est un livre.

Tu dis que je ne mérite pas d'en avoir un peu partout dans la maison au point de ne pas réussir à retrouver ceux que je cherche.

C'est vrai, j'aime bien faire le tour de mes étagères, même un tour à vide, et abandonner sans avoir trouvé.

Je respecte ceux qui ont des livres bien rangés. Moi, je les laisse en désordre, au hasard de mes lectures.

C'est ce qui arrive aussi aux amours. Tu les gardes bien en ordre ?

J'ai au moins réussi à te voler un demi-sourire.

Je me suis aperçu que j'étais dénué du sentiment de la jalousie.

Une femme me mentait sur certaines de ses sorties le soir. Elle laissa un indice par étourderie. Je le trouvai par hasard.

Désespéré, je cherchai en moi la colère du jaloux et elle n'y était pas. J'étais pris d'un abattement inconnu.

Peut-être ai-je peu aimé, sans arriver à la température de la possession.

Je n'ai pas la prétention de suffire à une femme, l'exclusivité ne me concerne pas.

Tu dis que je triche avec moi-même ? Que je censure ma jalousie pour montrer ma supériorité ?

Je me souviens bien de la douleur d'une rage de dents diffuse dans mon corps : j'aurais bien voulu la censurer. J'aurais pu alors aspirer à une supériorité.

J'étais en fait inférieur et insuffisant envers la jalousie.

Dans une chanson sur deux vieux amants, Jacques Brel fait dire à l'homme, bien sûr elle s'est pris quelques amants : il faut bien que le corps exulte.

Et il ajoute dans une de ses rimes parfaites : pour être vieux sans être adultes.

Pour moi, ce fut moins que ça, je n'ai pas eu

Reprise - Texte III

Cette histoire répétée continuait à faire rire en famille. J'ai dû rire moi aussi.

Mais en l'écrivant, non. En la racontant en silence sur une page, c'est le fond de désespoir d'un homme tentant de se sauver du ridicule qui ressort.

C'est pourquoi dans l'écriture perce le reste d'amertume qui existe sous la surface du rire.

Petite compensation, il est encore présent aujourd'hui quand tu en parles. Le ridicule aide à immortaliser une personne, plus que son histoire tragique.

Gennarino l'aveugle est devenu une légende familiale. Aucun autre de son époque ne réapparaît dans les souvenirs. C'est sa revanche.

Chacun devrait se porter volontaire pour laisser de soi une mésaventure, un souvenir drôle.

Tu n'es pas de Naples. Ton système nerveux ne dispose pas de l'alerte qui préserve du ridicule.

La personne tombée dans la dérision des autres devient un excommunié public, pire qu'un cocu.

Être un objet de moquerie à Naples, c'est endosser le cilice de la pénitence à perpétuité.

La ville admet tous les vices et les absout avec

l'acquiescement de la phrase : « Si c'est par vice, ce n'est pas un péché. »

C'est la règle d'une religion à part.

En revanche, la personne ridicule se trouve dans un cercle de l'enfer encore plus dur que celui du jeteur de sorts, lui aussi évoqué longtemps après sa mort avec des gestes de conjuration, parce qu'il est toujours risqué de le nommer.

Je vais te raconter une histoire qui donne bien l'idée de l'endroit que c'est.

Une vieille dame écrivait des poèmes dans des cahiers et elle en était si fière et jalouse qu'elle les avait toujours dans son sac.

Un soir, en rentrant chez elle, elle est agressée devant sa porte par un voleur qui veut la dévaliser.

La pauvre femme réagit, elle se bat de toutes ses forces démultipliées par le désespoir de perdre ses vers.

Le corps-à-corps, bref mais intense, ne la sauve pas de la perte. Le voleur s'enfuit avec le précieux sac bourré de poèmes.

La femme, triste et désemparée, se retrouve avec la Rolex du voyou dans les mains.

Où ailleurs qu'ici voit-on rôder de téméraires voleurs de poèmes?

Je ne suis pas de Naples, ni même d'ailleurs, si tu ne le sais pas toi-même. Celui qui naît ne s'occupe pas de géographie. On lui en fait porter le poids plus tard.

Tu parles de Naples comme d'un mélange d'argile, tu me fais imaginer les Napolitains sortis des mains d'un fabricant de santons, chacun unique et nécessaire au paysage. À t'entendre, je comprends qu'à Naples il y a des person-nages et non des personnes.

Le métier d'acteur doit être difficile dans un endroit où tout le monde l'est.

Et voilà l'équivoque de Naples ville théâ-trale : si la scène est partout, il n'existe pas de scène, qui est un plan surélevé au-dessus du public.

Au tribunal, le faux témoin donne sa version des faits, sommairement mis au courant juste avant. Du juge à l'huissier, tout le monde le sait, mais la comédie est admise parce que la vérité judiciaire n'est qu'une version. Il suffit qu'elle soit bien jouée.

Est-ce qu'elle fait rire? Surtout pas. C'est une dérision amère de la justice administrative au tribunal.

Dans la rue, les disputes suivent un rituel en crescendo de voix et de menaces.

À l'église, on attend un miracle du saint et

de son sang, encourageant le prodige par des insultes s'il tarde.

On représente la dévotion avec l'insolente manifestation de l'impatience.

Comment ose-t-on? Dans les affaires de foi, on doit oser le *tu*, droit au but.

Ce n'est pas la ville qui imite le théâtre, mais l'inverse : le théâtre singe la ville la plus grouil-lante de caractères et de personnes au kilo-mètre carré.

Où chacun est soi-même avec une précision d'horloger et où les troubles de la personnalité sont des dons et non pas des symptômes aux-quels remédier.

Effet du volcan qui les presse.

Dans un de ses tableaux, Vélasquez montre la forge caverneuse de Vulcain recevant la visite d'Apollon.

Telle est la ville : échange de politesses entre le dieu du feu et celui à la tête des Muses.

Chaque Napolitain est une pièce travaillée par cette rencontre. Mais la ville n'est pas la somme des deux, elle est leur système nerveux et aussi le mien.

À propos, Vélasquez a vécu à Naples.

Il semble qu'on puisse dire n'importe quoi sur Naples sans qu'il soit possible de le contes-ter. On dirait que toutes les impressions sont

permises, les bonnes comme les mauvaises. C'est un lieu qui s'est affranchi de toute vérification.

C'est comme ça.

J'ajoute même que c'est une ville de mer, et c'est pourtant là que j'ai gravi ma première montagne.

Papa m'emmena sur le Vésuve, c'était l'hiver, il y avait de la neige. Mes chaussures se sont mouillées, la lumière me piquait les yeux.

Il m'indiqua les noms de l'horizon, le mont Faito, Sorrente, Capri, Procida, Ischia, Misène.

Le golfe était lisse comme une page de géographie.

La hauteur était panoramique parce que de là-haut tout était loin.

Il m'avait préparé : ce n'était ni un jeu ni une promenade.

C'était la montagne, une puissance sérieuse.

Du bord du cratère on voyait le fond, une faible fumée s'en dégageait qui n'arrivait pas jusqu'au nez.

J'ai su pour la première fois que les montagnes sont à la portée des pas.

À dix-huit ans, je suis retourné seul sur le Vésuve. Mais pas pour admirer le panorama, j'y suis monté pour un adieu, avant de me détacher de la ville.

C'était une saison opposée, la fin de l'été, je transpirais les toxines de la séparation.

Je surveillais mes pas, je regardais par terre, là où le lichen effrite les roches de la coulée et prépare le terreau pour les plantes pionnières, les genêts.

Je regardais en bas, je mesurais les pas de la distance.

Sans savoir pour où, je me retirais, comme on enlève un caillou d'une chaussure.

La ville ne retenait pas les siens. Elle se libérait des infidèles, gardait ses dévots.

Vue d'en haut, elle était immobile et calme. S'en aller ou rester n'avait aucun sens.

Redescendu au cœur de ses croisements, la crampe de partir me reprit.

De l'intérieur, la ville était un buisson ardent, elle brûlait sans faire tomber la fièvre.

Je me permets de conseiller à quelqu'un sur le point de quitter Naples d'aller la saluer de là-haut.

J'ignore ce que signifie s'en aller ou rester.

Si je dois me construire un passé, je choisis d'être fils de ta variante américaine. Imaginons que ton père, en voyage à New York après la guerre, se soit fixé là et qu'il ait appelé ta mère à le rejoindre.

Aucun d'eux ne dit : je veux être un apprenti. Et pourtant, c'est ce que nous sommes continuellement.

J'ai été un apprenti au bal du xx^e siècle. Quel bal était-ce ? Le ragtime, pas le rock and roll.

Tu as dit qu'il a été un siècle aveugle, mais je ne le crois pas du tout. Il a produit dans son deuxième temps une forme d'Europe sans guerres, en ressuscitant un continent en miettes.

Mis à part des poussées locales, l'objectif atteint est solide et sera maintenu.

Je comprends mal les revendications de différences, la manie d'exalter une identité locale. Je suis un citoyen de la nouvelle Europe et je voudrais un passeport unique, en plus de la monnaie.

Je suis d'accord. La manie d'identité est une éruption cutanée, extérieure. Prendre dans l'armoire le costume traditionnel d'une fête.

La différence se trouve en fait à l'intérieur de chacun et elle est incomparable.

La manne pleut dans le désert pendant quarante ans, la nourriture la plus égalitaire : même aliment pour tous et pendant des milliers de jours.

Un commentaire explique que la manne prenait pourtant dans la bouche de chacun le goût désiré sur le moment.

Quand je l'ai lu, ce fut une révélation : joli coup.

Notre identité est dans chacun de nous et non dans l'habit et ses couleurs.

C'est le goût, notre sens le plus privé, qui établit la différence incomparable de chacun.

Le même pain avec l'huile que nous avons goûté s'est différencié entre tes papilles et les miennes.

Les identités extérieures sont des prétextes, y compris les couleurs des épidermes. De l'intérieur nous sommes égaux.

L'exclusivité de chacun de nous est bien placée dans la bouche.

Faisons une pause. On entend les murs perdre leur humidité. La flamme de la cheminée sèche leurs gouttes invisibles.

L'hiver, le froid retient l'eau prisonnière dans les pierres. Le feu la libère.

L'été, il se crée un passage pour les fourmis.

J'ai grandi dans une ville volcanique, je vis loin d'elle dans une maison en pierre de lave. Je continue à habiter des feux éteints.